

ARGUS ET VERT-VERT

BUREAUX :

Rue Impériale, 33

Ouverts de 9 h. du m. à 2 heures



RÉUNIS

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE

LYON : 3 fr. par trimestre

PROVINCE : 3 francs 50 cent.

GRAND-THÉÂTRE

La direction avait engagé M^{me} Van-den-Heuvel pour franchir le passage dangereux de la quinzaine qui précède le premier de l'an, et pendant laquelle généralement le vide se fait dans les salles de spectacle. Le succès de M^{me} Van-den-Heuvel a dépassé les espérances, et le Grand-Théâtre a été comble comme aux meilleures époques de l'année.

Ce succès ne nous étonne point. Cette artiste a laissé de son passage à Lyon de tels souvenirs, que tout le monde avait le désir de la revoir : sans doute elle n'est plus telle que nous l'avons connue ; sa voix a perdu en ampleur et en sonorité, mais quelle admirable chanteuse ! quel art dans les vocalises !

M^{me} Van-den-Heuvel est en outre une très-spirituelle comédienne, pleine de malice et d'originalité. L'avez-vous vue dans le *Barbier* par exemple, bernant le jaloux Bartholo ?

Les soirées qu'elle nous a données ont été charmantes : elles ont en outre été très-fructueuses pour la direction. Tout le monde est satisfait.

Les représentations de M^{me} Van-den-Heuvel ont retardé celle de l'*Africaine* : décors, costumes ont été rafraîchis en prévision d'un succès qui ne saurait être douteux : la dernière œuvre de Meyerbeer est fort appréciée du public lyonnais, qui sera en outre très-curieux de comparer M^{me} de Taisy à M^{me} Meillet.

Parmi les représentations de la se-

maine, je me bornerai à déguster spécialement celle des *Huguenots* : elle a été splendide.

Après le quatrième acte on a rappelé à deux reprises différentes M^{me} de Taisy et M. Delabranche ; au cinquième acte on les a rappelés encore, et ils sont cette fois revenus avec M. Marthieu, qui méritait sa part d'ovations. MM. Méric, Danguin ; MM^{mes} Dartaux et Moreau ont contribué à un ensemble que nous avons vu rarement aussi complet sur notre première scène. C'est d'un bon augure pour la reprise de l'*Africaine*.

A l'occasion du premier de l'an, les artistes du Grand-Théâtre ont offert à M. d'Herblay un bronze d'art, comme témoignage de leur sympathie. C'est là un fait que nous sommes heureux de signaler, car il prouve les excellentes relations qui existent entre le directeur et ses pensionnaires. Or, il n'est pas facile au milieu des rivalités et des amours-propres de maintenir de bons rapports. M. d'Herblay y a réussi, paraît-il ; je l'en félicite sincèrement.

E. DUPUIS.

THÉÂTRE DES CÉLECTINS

M. Barrière a un tempérament littéraire ; aussi quelle que soit l'œuvre sortie de sa plume, vaudeville ou drame, on y retrouve toujours cette préoccupation de la forme ou du style, dont se soucient d'ordinaire assez médiocrement les dramaturges.

Le *Sacrilège* qu'on vient de représenter

donne raison à cette observation : cette pièce est écrite avec cette verve qu'apporte Barrière dans tout ce qu'il fait, et de loin en loin jaillissent des mots à emporte-pièce, qui ne manquent jamais leur effet.

Le *Sacrilège* nécessite le concours d'un très-grand nombre d'artistes, et la direction les a tous confiés à des comédiens de talent ; il en résulte cet ensemble homogène sans lequel il n'y a pas de bonne représentation.

Je citerai particulièrement MM. Montbazon, Cazaubon, Ménéhant, Laty et Belliard.

Ce dernier obtient un succès énorme en jouant... de l'accordéon. On lui fait inévitablement bisser son morceau qu'il exécute du reste d'une façon fort originale.

Du côté des dames, je signalerai : MM^{mes} Smith, Dalloca, Maës et Montbazon.

Cette dernière, comme son nom l'indique, est la fille de notre premier rôle ; c'est une artiste liliputienne, fort intelligente. « Bon sang ne peut mentir. » — Le public lui fait fête et ne lui épargne pas les bravos ; on pourrait à ces bravos ajouter des bonbons, car cette charmante petite fille est à un âge où les sucreries ne sont pas sans charme.

Lorsque j'aurai enregistré la *Course au corset*, vaudeville en deux actes, fort amusant et fort vivement joué par nos artistes, et la *Belle aux trois galants*, vaudeville en un acte, je serai en règle avec les Célectins.

On annonce la première représentation de *Miss Milton*, le grand succès parisien.

Miss Milton jouée à Compiègne a, au dire des chroniqueurs, fait pleurer M. Rouher.

Faire pleurer un ministre qui, par situation doit être sceptique, quelle honneur !

Voilà un succès qui a eu pour baptême un ondolement d'un nouveau genre : les *Larmes d'un ministre*.

E. DUPUIS.

LES GENS CHEZ QUI L'ON DÎNE.

Les gens chez qui l'on dîne ne sont pas toujours les gens chez qui l'on voudrait dîner.

Vous recevez l'invitation suivante : « Monsieur et madame A... prient M... de leur faire l'honneur de venir dîner chez eux le ..., à six heures et demie. »

Monsieur et madame A... rentrent dans la catégorie des maisons où l'on dîne mal. Vous avez déjà refusé cet hiver plusieurs de leurs invitations. Un dernier refus serait un cas de rupture. Vous prenez votre parti bravement ; vous vous dites que le monde a ses exigences, ses corvées, ses supplices, et vous répondez aussitôt : « Chère Madame, c'est avec le plus grand plaisir que j'accepte votre gracieuse invitation, etc. etc. »

Combien ferez-vous ainsi de mauvais dîners obligatoires dans une année ? Je n'en sais rien. Mais je puis affirmer à coup sûr que vous avez mal dîné :

1° Chez Monsieur et madame A... — Ils sont riches et ils donnent généralement de bons dîners. Afin de vous allécher, ils ont soin d'inviter avec vous une ou deux célébrités du jour, peintres, députés ou hommes de lettres. Mais d'où vient, qu'en se mettant à table, un froid glacial saisit les convives, se communique aux meilleurs plats, et persiste jusqu'au dessert ? La raison est bien simple.

Monsieur et madame A... ne savent pas recevoir. C'est quelque chose que d'avoir un menu intelligent, célébrités comprises.

Mais cela ne suffit pas. Le grand art du maître et de la maîtresse de maison est avant tout d'être aimable, de rompre la glace des débuts, de provoquer les conversations, de mettre peu à peu les convives à leur aise, et de donner adroitement la réplique aux célébrités, afin de les mettre en train. Or, M. et M^{me} A... n'y entendent rien. Monsieur cause peu et madame est d'une timidité que rien ne peut vaincre. Ils comptent que leurs invités feront d'eux-mêmes tous les frais.

Mais les invités ne se connaissent pas toujours ; ils se tiennent sur la réserve ; ils attendent en vain la moindre occasion de se lancer, et ils se lèvent de table comme ils s'y étaient assis, c'est-à-dire ennuyés, gourmés, guindés. Ils s'esquivent à peine le café servi, et disent pis que pendre de M. et M^{me} A..., qui cependant avaient la ferme intention de leur être agréables.

2° Chez Monsieur et Madame D... — Vous avez le malheur d'être l'intime de la maison, l'ami de la femme et le camarade de collège du mari. On ne se gêne pas avec vous ; on vous traite sans conséquence. On ne vous invite jamais que la veille, pour boucher un trou, et on vous réserve toujours la plus mauvaise place, au bout de la table.

Madame, qui croit vous faire plaisir en étant jalouse, vous lance des regards à tourner les sauces, chaque fois que vous adressez la parole à une invitée. Et monsieur, qui naturellement est un imbécile, vous joue des tours comme celui-ci :

Pendant que vous saluez une vieille dame bien pensante, il vous lance en passant cette aimable plaisanterie : — Eh ! eh ! mon gaillard, te souviens-tu du temps où tu avais du saucisson dans tes poches, le vendredi saint ?

La dévote se retourne scandalisée vers la voisine, et lui dit, de façon à être entendue : — Païen et gourmand, si jeune ! Le malheureux !

Et Madame, qui croit avoir toujours quelque raison pour vous punir, va changer les places dans la salle à manger, et vous met juste à côté de la dévote.

Enfin 3° chez Monsieur et Madame F... — Leur cuisinière est insuffisante. Ils font tout venir du dehors ; et je ne sais à quel massacre ils s'adressent. Leur cave est réduite à l'ordinaire, et quel ordinaire ! Du mâcon d'Argenteuil. Pour les vins d'entremets et de dessert, ils commandent le matin un nombre restreint de bouteilles à l'une de ces grandes sociétés vinicoles qui ne vendent que des drogues atroces et malsaines.

Ajoutez à cela qu'ils sont d'une obséquiosité déplorable. Ils ne vous quittent pas des yeux et ils vous obligent à prendre de tout.

On sert le potage. Pouah ! détestable, sans goût. Peut-être qu'un peu de sel... oui, mais la salière n'est pas à votre portée. C'est bon ! vous vous passerez de potage.

— Est-ce que vous ne le trouvez pas bon ? vous demande aussitôt Madame F... d'un air aimable.

— Comment donc ! délicieux ! et vous n'en laissez pas dans votre assiette... Vous voyez comme ça se dessine dès le début. Mais attendez la fin !

Comme relevé de potage, on sert l'éternel poisson cuit à l'eau avec l'éternelle sauce hollandaise. Vous n'en prenez jamais ; c'est un principe. Vous préférez occuper votre estomac par quelques hors-d'œuvre qui creusent. Vous avez devant vous un bateau d'olives farcies. Voilà votre affaire. Vous en choisissez quelques-unes. Pas mangeables. Ces olives ont dû être servies déjà à plusieurs dîners. Vous allez passer votre assiette

au domestique ; mais vous apercevez que Madame F... vous observe avec persistance. Vous vous résignez ; vous avalez les pilules farcies.

Pour en faire passer plus tôt le goût, vous buvez un peu de xérès ! Ah ! l'horrible médecine !

— Je vous le recommande particulièrement, fait M. F..., qui vient à la rescousse.

Il n'y a pas à dire mon bel ami, il ne faut pas en laisser une goutte dans le verre.

— Côtelettes financière ! acceptez-vous ? crie le maître d'hôtel. Vous allez refuser.

— Non pas ! non pas ! s'écrie M^{me} F..., j'exige que vous en goûtiez. Vous m'en direz des nouvelles.

Elles sont froides et trop cuites, ces malheureuses côtelettes ! Et quelle sauce ! Du cuir trempé dans du vinaigre. Vous faites une grimace que Madame F... interprète comme un sourire.

— Vous en reprendrez bien une seconde ? vous fait-elle d'un air de satisfaction. Et, avant que vous ayez eu le temps de vous excuser, le maître d'hôtel, sur un geste de madame, en a mis deux dans votre assiette.

Vous éprouvez le besoin de vous étourdir au plus vite, sans quoi vous vous sentez capable de vous lever brusquement de table et de vous sauver comme un voleur. Voici du champagne ! Vous acceptez.

— Je vous le recommande particulièrement, vous fait M. F... avec conviction.

A ce mot, il vous prend un frisson. Malgré vous, vous pensez aux Borgia qui empoisonnaient leurs convives. Vous ne vous trompez pas de beaucoup. C'est du champagne-Benoiton à deux francs la bouteille.

Enfin votre martyre ne s'arrête qu'au café, qui n'est pas buvable. Vous rentrez

chez vous avec un poids énorme sur l'estomac et une soif de Tantale. Vous prenez du thé qui ne vous enlève pas votre poids, vous videz une carafe d'eau qui ne vous désaltère pas, et la nuit vous avez d'horribles cauchemars.

Me demanderez-vous maintenant quels sont les gens chez lesquels l'on dîne bien ! Hélas ! ils ne sont pas nombreux !

Vous dînez bien chez quelques amis, en petit comité, sans façon, à la bonne franquette, comme on dit ; deux ou trois plats bien simples, mais aussi bien réussis. Point n'est besoin de vins fins. Un joli bordeaux ordinaire suffit. Pourquoi ? Parce que les convives apportent leur gaieté avec eux. Ils sont tous de bonne humeur et d'aimable caractère, et ils savent à l'avance qu'ils ne s'ennuieront pas, ce qui est beaucoup ! A peine arrivés, ils sont à leur aise ; ils peuvent mettre les coudes sur la table ou se renverser sur la chaise. Rien ne les gêne, rien ne les contrarie. Ils ne sont pas d'accord sur bien des questions d'art et de politique ; peu importe : ils discuteront, mais ils ne se disputeront pas.

Nota bene. Pour que ces bons petits dîners réussissent complètement, il ne faut qu'une femme, la maîtresse de la maison. Une de plus... bonsoir ! ce n'est plus ça !

Vous dînez bien aussi chez les gens qui ont fait une étude approfondie de l'art culinaire ; mais à la condition qu'ils aient beaucoup d'esprit, un grand savoir-vivre, et ce talent si rare aujourd'hui de s'occuper des autres plutôt que de soi.

Et encore, sur six dîners que vous ferez chez eux, il y en aura bien quatre de médiocres. Eh, mon Dieu ! oui, il suffira souvent d'un seul convive pour gâter tout votre plaisir. J'admets que le menu soit excellent, les vins parfaits, le service irréprochable. Jouirez-vous de tous ces bienfaits si, parmi les convives, vous découvrez votre ennemi intime, ou la femme

avec qui vous voulez rompre, ou la jeune fille qu'on veut vous faire épouser à votre corps défendant ? Saurez-vous apprécier une sauce bien épicée, ou un bourgogne de bonne année, si vous avez à côté de vous quelque insupportable bavard qui ne vous laisse pas un instant de répit ? Et que sera-ce donc si l'on vous a donné pour voisine une veuve en campagne, ou bien madame de F... qui... vous savez bien...

Avec la veuve, si vous ne voulez pas vous marier, soyez impertinent, malhonnête, impossible... sans quoi, vous êtes perdu.

Avec madame de F..., c'est moins grave ; son mari se porte bien. Consultez-vous donc avant de vous mettre à table. Mieux que moi, vous saurez alors ce que vous avez à faire.

Voici ce qui m'arriva un jour avec elle. Je m'étais consulté, moi aussi ; et, ma foi, vous l'avouerai-je, je m'étais dit : — Eh bien ! non ! j'avais beaucoup marché dans la journée ; je me sentais un appétit du diable : je savais que le dîner serait excellent, et vous connaissez le proverbe : « On ne court pas deux lièvres à la fois. »

Je ne crus cependant pas nécessaire de me tenir sur la défensive. La fatuité n'a jamais été sur la liste de mes défauts. Je lui offris donc à boire, et j'entrai en conversation avec elle.

C'est une femme bien étonnante que M^{me} de F... Je ne lui avais jamais parlé ; Je ne la connaissais que de réputation ; mais je ne pouvais pas me douter des charmes de sa petite personne. Elle a une beauté qui rayonne, une loquacité qui étourdit, un regard qui enlace. Je compris en outre à ses gestes, à son animation, qu'elle était du midi... Ma foi, la peur me prit, je vous l'avoue.

Après m'avoir beaucoup parlé de son mari, un pauvre sire, c'est son expression, elle me parla beaucoup d'elle. Elle

m'apprit en soupirant qu'elle était incomprise, que le mariage n'avait pas tenu tout ce qu'il promettait, mais que sans doute un avenir prochain donnerait satisfaction à son âme ardente, etc., etc.

En me parlant ainsi, sa tête, ses bras, tout son corps étaient en mouvement. Pour mieux se faire entendre elle se penchait à mon oreille. C'est ainsi que plusieurs fois elle faillit renverser mon verre plein. Elle eut même l'audace, pour fixer mon attention d'arrêter mon bras au moment où j'allais porter à mes lèvres une magnifique truffe.

— Madame, lui dis-je un peu vertement.

Mes yeux rencontrèrent les siens. Ventre saint-gris! à vrai dire, ce petit incident n'avait pas grande importance. Le hasard peut amener de ces rencontres. Mais, volontaire ou non, je redoutai un second regard. Cette crainte me troubla au dernier point. Je ne me sentais plus dans mon assiette.

En vérité, madame de F... aurait bien pu attendre au dessert. Mais là, au rôti froid, ce n'est pas le moment.

Tout doit avoir son heure dans la vie. Cinq minutes d'avance, dix secondes de retard suffisent pour troubler l'avenir des peuples, et nuire au bonheur des gens. Le jour où les horloges ne varieront plus, le paradis régnera sur la terre.

Madame de F... se tint-elle pour battue?... Après avoir parlé longuement d'elle et de moi, elle trouva le moyen de nous réunir tous deux dans son langage vaporeux et significatif. Et... à l'entremets sucré... Je ne sais pas trop comment vous dire cela. Je veux bien croire que le hasard était encore de la partie. Sous les plis de sa robe de velours qui recouvrait mes genoux, je sentis... Était-ce un des pieds de la table? Non! on peut aller à un pied de table; mais un pied de table ne vient jamais à vous.

Ma foi! après le café, mon parti était

pris. Je m'approchai d'elle galamment, et... elle me tourna le dos. Si elle avait été de dix minutes en avance, moi, j'étais de dix secondes en retard.

Et voilà comment parfois vous dînez mal dans les maisons où l'on dîne le mieux.

F. F.

CAQUETAGES.



A table, à la campagne.

Bébé, qui n'a pas été sage, est privée de dessert. La bonne lui met une assiette.

— Pourquoi donc, fait la petite, qu'on me donne une assiette, si je ne dois pas manger du dessert?

— Ne te fâche pas, dit le père, tu vas avoir des excuses...

— Des excuses?... j'en veux bien, répond Bébé.

— Moi aussi, na, j'en veux des excuses! hurle son petit frère, qui flaire une friandise inédite.

C'était dans les derniers jours de 1851.

M. Bixio logeait momentanément à Vincennes. Sa femme va le voir, accompagnée de son — ou d'un de ses fils.

On dîne en famille dans la chambre du prisonnier — chambre très confortable, paraît-il — puis on revient à la maison, et là, madame Bixio s'aperçoit que ce fils, qui ne comptait guère qu'une dizaine d'années, était fort triste.

— Qu'as-tu, mon ami?

— Rien, répond mélancoliquement l'enfant.

— Mais si. Voyons, parle!

Alors l'enfant, tout en pleurs:

— Eh bien, moi, hi! hi!... qui

croyais voir papa, hi! hi!... dans un cachot!... na!...

La scène se passe à l'*Ambigu*.

On jouait un drame dans lequel, un enfant, enlevé dans le prologue, reconnaît après dix ans de séparation la voix de son père soupirant une mélancolique romance derrière les grilles d'une prison.

L'enfant escalade les murs de la tour où son père est enfermé; il se cramponne aux gouttières, il se hisse contre la fenêtre de la cellule.

— Mon père!

— Mon fils!

En ce moment, on entend, aux troisièmes galeries, retentir une paire de soufflets et la voix d'une femme qui s'écrie:

— Qu'est-ce que t'as donc de battre ainsi ce garçon?

— Ah! le gredin, répond une voix mâle, je le bats... parce que ce n'est pas lui qui en aurait fait autant pour son père!

Un père procurait à son fils, pendant les vacances, les douces joies des musées publics.

— Sais-tu, demanda le père en s'arrêtant devant un tableau représentant Romulus et Rémus allaités par leur nourrice à poils, sais-tu quels sont ces deux enfants célèbres?

— Non, papa.

— Comment! tu ignores les noms des fondateurs de Rome? Voyons, je vais t'aider un peu: Rom..., allons, Rom... Rom...

Le fils, triomphant:

Ah! oui, Roméo et Juliette.

GENIN, gérant.